

LA SENTINELLE

Journal antialcoolique paraissant le 10 de chaque mois

ABONNEMENTS
 Pour la France, 1 abonnement, un an. 1 fr.
 — 3 — — 2,50
 — 10 — — 8 »
 Ces abonnements peuvent être servis à des adresses différentes.
 Pour l'Étranger, 1 abonnement, un an. 1,50
 A partir de 3 abonnements servis à la même adresse, même prix qu'en France.

RÉDACTION
ALBIN LAFONT
 10, Rue Lanterne, à LYON

ADMINISTRATION
AUSSENAC-BÉNÉZECH
 à MAZAMET (Tarn)

ABONNEMENTS SERVIS A LA MÊME ADRESSE
 12 Abonnements, 1 an. 7,50 | 75 Abonn. 1 an 30 »
 25 — — 12 » | 100 — — 36 »
 50 — — 21 » | 200 — — 60 »
 Ces abonnements peuvent être faits pour le nombre de mois qu'on veut.
 Anciens Numéros dépareillés 1 fr. le cent, port en sus
Annonces, la ligne..... 0,50
 Pour les annonces un peu importantes, traiter de gré à gré

Toute personne qui, à l'expiration de son abonnement, ne refuse pas le journal est considérée comme réabonnée

AVIS

Les correspondants de LA SENTINELLE sont priés d'adresser désormais :

1. Tout ce qui concerne la rédaction du journal et les échanges, à M. Albin Lafont, rédacteur en chef, 10, rue Lanterne, à Lyon;

2. Tout ce qui concerne l'Administration (abonnements, demandes de primes, annonces, etc.), à M. Aussenac-Bénézech, administrateur, à Mazamet (Tarn).

Les abonnements partent du 1^{er} janvier ou du premier mois de chaque trimestre.

Nous pouvons fournir l'année 1895 (6 numéros) au prix de 0,30 cent.

A nos Abonnés

Nous prions instamment les personnes qui ne désirent pas se réabonner à notre journal pour 1897 de vouloir bien refuser au facteur le numéro de janvier, ou mieux de nous retourner le présent numéro après l'avoir lu.

Nous sommes heureux d'annoncer à tous les amis de LA SENTINELLE que, malgré sa courte existence, celle-ci est arrivée à un résultat très important, celui de faire à peu près ses frais. Si tous les abonnés qu'elle compte actuellement lui restent fidèles, ses moyens d'existence sont désormais assurés. Mais il est important que ceux-ci renouvellent leur abonnement et nous trouvent même de nouveaux abonnés pour combler les vides qui se feront nécessairement. On peut dès maintenant s'abonner pour 1897. Nos abonnés nouveaux, recevront gratuitement le présent numéro.

LA SENTINELLE est un organe absolument indépendant; elle n'est soutenue par aucun comité. Ses amis seuls doivent donc la faire vivre; mais comme ils sont déjà très nombreux et que nous espérons qu'ils le deviendront encore davantage, si ceux-ci continuent à lui procurer de nouveaux abonnements, l'action du journal pourra s'étendre progressivement; elle fera une œuvre très utile et ce sera la meilleure récompense que puissent ambitionner ses rédacteurs et son administrateur dont la tâche est parfois un peu lourde.

Les personnes qui désirent posséder la collection du journal et avoir ainsi en entier notre intéressant feuilleton qui ne se terminera qu'en avril prochain, peuvent se procurer moyennant la somme de un franc, envoyée à notre administrateur, les années 1895 et 1896.

Nos abonnés pour la Suisse pourront continuer à adresser le montant de leurs abonnements à M. Bugnon, agence de la Croix-Bleue, rue du Bourg, 33, à Lausanne.

OPINIONS DES MÉDECINS SUR L'ALCOOL

BOIRE OU NE PAS BOIRE

L'Ouvrier. — Mais voyons; j'ai toujours entendu dire qu'en guerre, quand on est en face de l'ennemi, quelques verres de rhum ou de vin vous empêchent d'avoir le trac et vous donnent du cœur au ventre.

Mon beau-frère, qui a fait la campagne du Tonkin, me disait qu'il n'y a rien de pareil à un bon verre de tafia pris au commencement de la bataille.

Le Médecin. — Je vous céderai facilement sur ce point, mon bon ami : le rhum, le trois-six, le tafia et autres alcools « très raides » donnant une excitation immédiate, violente, doivent être nécessaires, les jours de bataille, aux poltrons, qui tremblent dans leur peau dès le premier coup de fusil.

Mais si j'étais colonel, j'aimerais mieux entreprendre un assaut ou une charge avec cent gaillards qui n'auraient pas eu besoin de boire la goutte pour se sentir du cœur au ventre que d'en avoir cinq cents dont toute la crânerie dépendrait d'une goutte de rhum... Et si la gourde est vide et la bataille longue ?

Non, voyez-vous, l'alcool, qui ne donne pas la vraie gâté, est impuissant aussi à donner la vraie bravoure. Elle vient de plus loin et de plus haut.

L'Ouvrier. — Vous aurez beau me dire que la gâté et le courage qu'on se sent après avoir bien bu ne sont pas bon teint et ne durent guère, c'est possible; mais j'ai tout de même que de boire, ça n'a jamais fait mal à personne.

Je veux bien croire qu'à force de boire de l'absinthe, on devient toc-toc, et que l'eau-de-vie ne convient pas à tout le monde, mais le vin, ça non, par exemple ! Et puis encore si vous autres, médecins, vous étiez d'accord entre vous, mais oui-che !...

Mon opinion à moi, c'est qu'on ne se fait pas de mal en vidant quelques bouteilles. Sans me pocharder trop souvent — non, vrai, c'est assez rare — je prends de temps en temps un petit verre, un apéritif, un demi-setier, et ça fait du bien quand ça passe. — Jamais, pourtant, je ne suis malade. L'hiver, je tousse un peu tout le temps, mais jamais je ne m'arrête — et mon gros rhume s'en va tout seul. Et mon père, donc ! En voilà un qui avait la dalle en pente; il se la rinçait tous les jours que Dieu fasse, et même les samedis, il se la rinçait si bien que ça pouvait s'appeler une vraie ribote et que nous n'étions pas fiers en l'entendant monter l'escalier. Eh bien, c'est pas ça qui l'a fait mourir, allez !

Le Médecin. — Comment est-il mort, votre père, racontez-moi un peu ça ?

L'Ouvrier. — A cinquante ans, il a attrapé chaud et froid; il s'est mis tout à coup à tousser, à cracher le sang; on l'a porté à l'hôpital, et en quinze jours de temps, il est mort; ils ont dit que c'était la phtisie galopante. Personne ne pouvait en revenir qu'il ait été enlevé si vite,

car c'était un rude gaillard, mon père, et taillé ! un vrai hercule ! D'ailleurs, il avait de qui tenir; mon grand-père, qui était cité en Normandie pour sa manière de siffler les petits verres, est mort à quatre-vingt-deux ans, et c'était encore un plus bel homme; je me le rappelle bien, allez ! C'est tout de même un bel âge, et on ne dira pas que l'eau-de-vie de cidre a abrégé sa vie, n'est-ce pas ?

Le Médecin. — Cette fois, mon ami, vous m'avez dit bien des choses. Je les reprendrai une à une.

D'abord, vous pensez que le vin n'a jamais fait de mal à personne;

Eh bien, si; le vin fait du mal dans deux cas : quand on en boit de mauvaise qualité; quand on en boit de trop grandes quantités.

Or, les ouvriers de Paris sont presque toujours dans l'un de ces cas, à moins qu'ils ne soient dans les deux... Ils boivent trop et de mauvais vin.

Interrogez tous les médecins qui ont fait là-dessus des recherches sérieuses : les uns vous diront que l'alcool pur est encore plus dangereux que le vin; les autres vous déclareront que les grandes quantités de vin sont plus nuisibles que les très petites quantités d'alcool. Tous concluront que le mieux est de s'abstenir complètement de l'alcool et d'user peu du vin. Il n'y a plus maintenant que les officiers de santé qui exercent depuis trente ans dans un fond de campagne, sans lire un livre ou un journal de médecine, en un mot sans se tenir au courant des études des maîtres qui oseront vous dire : le vin n'a jamais fait de mal à personne.

Votre grand-père a bu beaucoup sans abrégé sa vie; je vous crois; des faits pareils, très exceptionnels d'ailleurs se sont vus. Mais sachez qu'on a remarqué que presque tous les cas de longévité remarquable étaient ceux d'hommes extrêmement sobres. Je ne vous citerai qu'un seul exemple, celui de Chevreul. J'avoue, d'ailleurs, que ce cas ne prouve pas plus que le vôtre.

Mais votre père, mon pauvre enfant, votre père est mort de ses noces successives — nocés à la maison, nocés au cabaret, qui vous semblaient tantôt le comble du plaisir. Le cas de l'homme très robuste, que l'alcool mine sourdement et qui est emporté en quinze jours d'une phtisie galopante est un cas connu, un cas classique.

Alcoolisme et tuberculose — vous savez ce que ce mot veut dire — sont deux choses étroitement liées pour le buveur et pour ses descendants.

J'ajouterai ceci : déjà vous toussiez longtemps tous les hivers; prenez garde; j'entends par là : soyez vous-même sobre qu'un autre. Vous tenez certainement de votre père une disposition non pas fatale, mais dangereuse. Lutte contre elle en ne buvant pas.

L'Ouvrier. — Je veux bien croire, puisque vous le prouvez si bien, que mon père est mort pour avoir trop bu.

Mais n'est-il pas vrai que quelques bons verres d'eau-de-vie ou une ou deux absinthes vous empêchent de sentir la faim, vous secouent le sang et vous donnent le coup de fouet pour le travail ?

Le Médecin. — Pas plus que l'alcool

ne donne la vraie gâté, le vrai courage en temps de guerre, il ne donne la vraie force pour le travail.

Boire un verre d'eau-de-vie, c'est un coup de fouet, si vous voulez, mais les paresseux seuls ont besoin de ce coup de fouet-là, dont l'effet dure peu et qui est suivi d'un accablement profond.

Vous dites : quand on a bu, on ne sent pas la faim. Mais pourquoi voulez-vous ne pas sentir la faim ? Croyez-vous qu'un homme se passe impunément de manger ? Si l'alcool ne coûtait rien, vous auriez l'excuse de la misère. Mais, les petits verres, les demi-setiers coûtent, et plus cher que le pain, croyez-moi. Pourquoi alors buvez-vous des saletés qui vous empoisonnent au lieu de manger des choses qui vous soutiendraient ?

Dr ROUBINOTWITCH,
 Chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris.
 (à suivre).

LE TRAVAIL

L'existence de bien des gens est pénible; ils se lèvent tôt et se couchent tard pour se livrer tout le long du jour à un fatigant labeur. Le repos est rare pour eux; à peine ont-ils le temps de prendre leurs repas à la hâte. Aussi parfois regardent-ils avec envie le riche oisif qui passe sur la promenade publique ganté de frais et le cigare aux lèvres. Et, en le voyant, une secrète révolte gronde dans leur cœur. Pourquoi celui-là a-t-il une vie si facile, tandis que la leur est si agitée ? Et ils murmurent contre les injustices du sort.

Pour eux, comme pour beaucoup d'autres personnes qui n'ont pas l'excuse d'un travail excessif, l'oisiveté est un idéal et le travail une dure nécessité. C'est là une grave erreur qui nous rend la tâche quotidienne plus difficile, tandis qu'elle pourrait être accomplie joyeusement si nous nous faisons une idée plus exacte du travail.

On considère souvent celui-ci comme une malédiction et l'on ne se doute guère qu'il est, au contraire, un immense privilège. Ce n'est pas inutilement que Dieu l'imposa à l'homme au lendemain de la Chûte. Sans lui, l'humanité n'aurait sans doute pas subsisté longtemps et certainement elle n'aurait jamais réalisé sa destinée. L'homme vivant dans un état à demi-sauvage, au lieu de suivre la voie du progrès qui devait l'affranchir peu à peu de sa misérable existence, aurait donné libre cours à ses instincts grossiers, se serait rapproché de l'animal au lieu de s'en éloigner et, s'il est vrai que l'oisiveté est la mère de tous les vices, il se serait plongé dans une corruption affreuse. Après avoir donné un certain temps le spectacle qu'offrent les sauvages les plus dégradés, la race abâtardie et anémisée se serait rapidement éteinte.

L'oisiveté produit toujours et partout les mêmes résultats, corruption et dégénérescence. Dieu ne pouvait donc pas laisser l'homme dans cet état, aussi pour le préserver des dangers auxquels il était

exposé, lui a-t-il imposé la loi du travail, qui est mère du progrès. Tout progrès est lié à un effort, c'est-à-dire au travail. Un membre, une faculté quelconque ne se développe qu'en raison de l'effort qu'on lui impose. Quand on fait souvent de longues marches on a les jambes plus fortes, si l'on exerce sa mémoire, elle devient plus facile.

Mais le travail n'a pas de bons résultats seulement au point de vue physique ou intellectuel, c'est surtout au point de vue moral que son influence est précieuse.

Il constitue d'abord la meilleure des distractions. L'homme ne trouve pas en lui-même l'objet de son bonheur. Dès qu'il est seul et inoccupé un morne ennui s'empare de son âme. Qu'ils sont longs et malheureux les jours de désœuvrement ! Que ne fait-on pas alors pour « tuer le temps » ! A l'origine de l'alcoolisme ne trouve-t-on pas l'ennui ? On va au café parce qu'on ne sait que faire et l'on boit et l'on fume pour faire passer le temps. Si les hommes ne s'ennuyaient pas et s'ils avaient d'autres distractions, ils éviteraient cet écueil. De plus, dans l'inaction, on se forge toutes sortes de soucis, de craintes imaginaires. Le moindre malaise prend la proportion d'une maladie. La souffrance s'exaspère dans la mesure où nous y fixons notre esprit.

L'homme n'est pas fait pour se replier sur lui-même ; il a besoin de se répandre au dehors, d'avoir sa pensée distraite par les objets extérieurs et de vivre pour les autres. En travaillant, il sort de lui-même, sa pensée est occupée par des choses bonnes et le bonheur naît de cet oubli de sa propre personne. Cela est si vrai et le travail répond tellement aux besoins de notre nature que les journées très occupées passent plus vite et laissent plus de satisfaction que les journées de désœuvrement.

C'est par le travail aussi que l'homme évite toutes sortes de tentations qui naissent de l'oisiveté. Quand il est seul, sans rien faire et qu'il laisse vagabonder son esprit, son imagination se trouble et c'est alors que viennent les mauvaises pensées. Quand, au con-

traire, l'esprit et le corps sont occupés, les passions restent calmes et les désirs déréglés n'ont aucune prise sur eux. Un homme qui vit dans l'oisiveté n'est donc pas seulement un être inutile, c'est un homme qui se fait du mal à lui-même et qui peut en faire à la société. C'est parmi les paresseux que se recrute la grande armée du vice et du crime.

N'envions donc pas trop ces désœuvrés que les lois de la nature condamnent à la dégénérescence et à la corruption. Leur vie est empoisonnée par l'ennui, les désirs inassouvis, les craintes imaginaires, et souvent par le vice. Soyons heureux, au contraire, de pouvoir, par le travail, échapper à bien des maux et réaliser tous les progrès dans ce qui est bon, bien et beau. Le travail est un privilège, non une punition. Aimons-le quel qu'il soit : jamais travail utile n'a déshonoré un homme.

ALBIN LAFONT.

Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, disait que la plus grande bénédiction que son règne pût recevoir du ciel, serait la réduction à zéro de l'impôt des spiritueux (par suite de l'absence de consommation.)

LES JOURNAUX

Encore quelques chiffres sur l'alcool et ses effets d'après le *Matin* :

Un dé à coudre de fine champagne, cela vous paraît inoffensif. On absorbe ainsi un minimum de 8 litres 525 par an d'alcool.

Par galanterie, laissons les femmes de côté. Est-il beaucoup d'hommes ne consommant pas par an 8 litres d'alcool ? Quels effets produit sur l'économie ce petit verre quotidien ? Tout d'abord, il est établi que l'alcool pur, l'alcool éthylique, pour employer le mot savant, est toujours un poison. Sa nocivité est une question de dose. Si subtil est ce poison qu'il échappe à l'analyse.

On a reconnu qu'il existait plusieurs sortes d'alcools, variant également de puissance toxique. Entre tous, les alcools d'industrie sont les plus dangereux, et ce

souvent dans le cœur d'un prétendu homme de bien et je ne connaissais pas alors pour me consoler l'étendue de la miséricorde divine.

Qui a bu boira ! Voilà le fameux proverbe dont on s'autorisait avec quelque apparence de raison, hélas ! pour me fermer toutes les portes, et voilà comment le monde, orgueilleusement paré de propre justice, accueille le pauvre malheureux qui est tombé et qui fait parfois de généreux efforts pour se relever. On le pousse du pied en lui jetant brutalement à la face ces quatre mots stupides et inhumains et il retombe plus bas dans le gouffre. Oh ! qui dira le nombre de malheureux que la froideur égoïste des honnêtes gens a perdus et qui se sont replongés plus profondément dans le mal, la haine au cœur et le désespoir dans l'âme.

J'allais seul dans les rues de la ville, me glissant le long des maisons, n'osant lever les yeux de peur de reconnaître dans chaque passant un témoin de ma vie passée, prêt à me foudroyer de son regard et à m'écraser, avec un sourire moqueur, du redoutable dicton.

Cependant la malechance prit fin et, pour la septième fois, je rentrai dans l'administration des Ponts et Chaussées, au service spécial du Rhône, toujours avec mes mêmes attributions de dessinateur.

Mais je me hâte de rendre hommage à la vérité en disant que j'y fus reçu par M. Girardon, actuellement ingénieur en chef, avec quelques réserves que je ne pus bien saisir sur le moment même, mais dont un vieux camarade me donna la clef un peu plus tard.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre ma demande d'emploi et mon acceptation, des renseignements avaient été demandés sur mon compte dans le service ordinaire où j'avais été autrefois employé, et une note ainsi conçue avait été communiquée à mes nouveaux chefs : « H. Loiseau, quarante-un ans, fils d'un vieux serviteur des Ponts et Chaussées ; intelligent, actif peut rendre des services ; mais a contracté des habitudes d'intempérance qui commandent à son endroit une active surveillance. »

Cette note devait m'accompagner partout ; je ne pouvais jamais me débarrasser de ce boulet à moins d'un miracle qui vint briser ma chaîne d'esclavage.

Je restai quelque temps sans donner

prise à la passion, mais un trimestre ne s'était pas écoulé que je disparaissais subitement et pendant cinq jours, je restais introuvable aussi bien pour ma femme que pour les vieux amis chez lesquels nous étions encore.

Quand je revins confus au milieu de mes camarades, je fus repris sévèrement par mon ingénieur qui me fit appeler dans son cabinet, et j'acquis alors la preuve certaine que la note signalétique, relatant mes anciens services, avait agi sur son esprit.

Mais une heureuse diversion vint à point faire oublier le souvenir de mes fautes. Je me hâtai d'en faire tourner les chances favorables à mon profit.

A cette époque, le ministre de la marine et des colonies venait d'être autorisé par les Chambres à faire commencer les travaux de construction d'une voie ferrée au Sénégal. Le point de départ devait être Kayes, chef-lieu du Soudan Français, situé sur le haut-fleuve, et elle devait se continuer à travers la vallée du Bakhoy, dans la direction du Niger, en rejoignant ensuite le cours du fleuve à son point navigable. Le but du gouvernement était d'amener tout le commerce de la ville noire et mystérieuse de Tombouctou dans notre capitale du Sénégal et de là en France.

Pour cela, le ministre faisait demander des employés volontaires, pouvant justifier de leur connaissance des travaux de terrassement et de construction. Je répondis aussitôt à cet appel en adressant une demande d'emploi qui fut d'autant plus vite agréée que j'étais alors employé aux Ponts et Chaussées, et je reçus peu après ma nomination d'opérateur, avec invitation d'avoir à me tenir prêt pour l'embarquement qui devait avoir lieu à Bordeaux à la fin du mois de septembre 1883.

Les appointements qui m'étaient alloués étaient quadruples de ceux que je touchais à Lyon, de plus ma position était assimilée à celle d'officier de marine, titre porté sur mon livret militaire, avec allocation de vivres et campement, points importants desquels je n'avais pas à m'inquiéter. Tout était donc bénéfice pour moi et une campagne de dix mois seulement, devait me rendre possesseur d'un capital de cinq à six mille francs, pouvant me permettre de remplacer avantageusement le mobilier que j'avais vendu lors de mon départ pour

Une loi de Lycurgue, observée à Sparte et à Carthage, interdisait sévèrement le vin aux jeunes époux le jour de leur mariage.

Non seulement l'alcoolique atteint la race par l'hérédité, mais il abrège considérablement sa vie. Aussi a-t-on vu dans les progrès de l'alcoolisme une des causes importantes de la dépopulation.

Si encore nous rencontrions cette réclame pornographique, si une de ces feuilles qui se sont fait une spécialité de démoraliser notre jeunesse contenait un pareil plaidoyer en faveur de l'absinthe, nous

UNE RÉCLAME

EN FAVEUR DE L'ABSINTHE

Au moment où tous les bons citoyens, sans distinction de parti, s'alarment du développement considérable de l'alcoolisme dans notre patrie, n'est-il pas pénible de rencontrer dans un des journaux les plus répandus une apologie de l'absinthe ?

En effet *Le Supplément Illustré du Petit Journal* publiait, dans son numéro du 8 novembre 1896, un article signé « Eugène Foreau » et intitulé « L'Absinthe ». L'auteur commence par faire un semblant de procès à toutes les préparations de ce nom ; il ne leur épargne ni les appellations de « poison » ni même ce surnom populaire de « correspondance pour Charenton ». Il en énumère les méfaits après en avoir rappelé les séductions, et tout cela pour en arriver à en recommander une qualité spéciale !

Que personne ne s'y trompe, il s'agit ni plus ni moins que d'une réclame payée, et envoyée à l'administration du journal pour être présentée au public naïf sous forme d'article écrit avec désintéressement par un auteur traitant gravement des matières scientifiques ou des questions d'hygiène. Et pour que cette réclame ait l'air moins « réclame » elle est placée en plein cœur du *Supplément*.

Aussi, il se trouve un homme, convenant et proclamant que l'absinthe, la « fée aux yeux verts », est un poison, une pourvoyeuse d'asiles d'aliénés, et malgré cela, il consent à mettre sa plume au service d'une variété de cette substance toxique ; il la recommande à ses lecteurs crédules ; il leur affirme son innocuité ; et pour une somme d'argent — nous n'en connaissons pas le montant — il se fait le porte-parole d'une entreprise d'empoisonnement public !

Si encore nous rencontrions cette réclame pornographique, si une de ces feuilles qui se sont fait une spécialité de démoraliser notre jeunesse contenait un pareil plaidoyer en faveur de l'absinthe, nous

Sens et me mettre à même d'avoir en réserve une certaine somme d'argent.

Hélas ! c'était encore là le rêve de « Perrette et de son pot au lait. »

Notre départ de Bordeaux eut lieu le cinq octobre sur le transport *le Turenne* qui faisait le voyage au Brésil, avec escale à Oran, Dakar et Saint-Louis.

Deux heures après notre embarquement le golfe de Gascogne exigeait brutalement notre bienvenue en faisant sauter avec le primitif mobilier de nos cabines le contenu de nos estomacs maladroitement garnis. Nous eûmes une violente tourmente qui dura trois jours. Combien je regrettais alors la terre ferme de la rue Basse-du-port-au-Bois, que j'avais quittée peu de temps auparavant !

Ce même jour, à six heures du soir, nous passâmes devant Gibraltar et nous entrâmes dans la Méditerranée.

Le dix, le *Turenne* jeta l'ancre dans la baie de Mers-el-Kébir, près d'Oran, où nous devions embarquer le lendemain cinq cents Marocains en qualité de terrassiers pour nos travaux du chemin de fer sénégalais.

Le soir même de leur embarquement, les enfants du Prophète rassemblés à l'avant, autour de leur marabout, tinrent un palabre ou conseil et après l'exécution de nombreux salamalecs, ils lancèrent à la mer vingt pièces de cinq francs en argent, soigneusement enveloppées dans un fragment de turban. J'appris ensuite, par l'un d'eux que cette offrande avait pour but de leur rendre l'esprit des eaux favorables et de leur faire avoir une heureuse traversée. Pauvres gens !

Le quinze, à onze heures du soir, nous mouillâmes en face Santa-Cruz, capitale de la plus grande des îles Canaries, celle qui s'enorgueillit de posséder le géant Ténériffe, dont la hauteur est d'environ 3700 mètres au-dessus du niveau de la mer et nous eûmes l'agréable surprise d'admirer le lendemain, au soleil levant, ce pic majestueux et colossal dont le sommet aigu se découpait en arêtes vives dans le ciel bleu.

Le dix-neuf, nous arrivions en face de l'embouchure du Sénégal dont nous ne pouvions franchir la barre que le lendemain à dix heures du matin. À midi, nous étions à terre à Saint-Louis.

Trois jours nous furent accordés pour

(18) Feuilleton de *La Sentinelle*

MÉMOIRES D'UN IVROGNE

(Suite)

(Notre feuilleton est coupé de telle manière que chaque partie peut être lue seule sans trop d'inconvénients.)

A Lyon. — Encore les Ponts & Chaussées. — Le chemin de la fortune. — Au Sénégal. — Déception. — Maladie. — Retour en France.

Ce fut par une pluvieuse soirée d'automne que nous revîmes Lyon. Mon cœur se serra en passant devant le vieux quartier de Vaise que nous avions si souvent habité autrefois. Une impression de malaise difficile à exprimer me saisit. Le souvenir de mes misères, de mes honteuses chutes passées se dressait implacable devant moi. Et puis le spectre désolé de la misère se présentait de nouveau sur mon chemin. À quelle porte irai-je frapper pour obtenir le travail qui devait me fournir les ressources nécessaires pour subvenir aux besoins de ma femme et de mon enfant ? Je n'en savais rien : la cruelle incertitude du pain quotidien m'étreignait obsédante et douloureuse.

Une famille amie était venue à notre rencontre. Elle nous offrit cordialement l'hospitalité sous son toit. C'était d'un heureux présage et cela nous permit de passer avec plus d'assurance, le temps dont j'avais besoin pour m'orienter avec prudence dans la nouvelle voie que je devais suivre pour arriver à un résultat satisfaisant. J'avoue que j'étais très embarrassé attendu que le champ de mes essais était fort restreint.

Quelle triste expérience je fis à cette époque de la charité des hommes ! Un profond découragement s'empara de moi, quand je vis le scepticisme poli et froid avec lequel on m'accueillait partout, moi qui avais pris encore, malheureusement pour la centième fois, la sincère résolution de me corriger. J'avais de la peine à comprendre l'abîme d'égoïsme qui se cache

n'aurions pas le droit de nous étonner.

Mais ici, il est question d'une des publications les plus répandues en France, il s'agit d'un journal à prétentions morales! Et dire qu'il y aura des hommes qui croiront ces affirmations, là sur parole, on peut dire même sous la garantie du journal!

La conclusion de l'article est surtout à retenir...

Ecoutez plutôt!

Songez donc que vous pourrez désormais « siroter votre perroquet » sans crainte de folichonner avec la ligne droite! Mettez-vous bien dans la tête que toutes les propriétés nocives de la liqueur enchanteresse ont été expurgées et que le danger a entièrement disparu. On va maintenant sans arrière pensée, pouvoir s'offrir une absinthe et nombre de gens qui raffolent de son parfum vont recommencer à flirter avec elle, du moment qu'elle ne leur atrophiara pas le cerveau et qu'elle ne leur corrodera plus l'estomac! Qui sait! Si l'on en donnait aux alcooliques? aux bons coupeaux que fan frétille le *delirium tremens*? ça ne leur ferait peut-être pas plus de mal qu'autre chose, et puis l'axiome homéopathique, *similia similibus curantur*, n'aurait jamais trouvé une si triomphale application...

Il faut le proclamer très haut: Celui qui a signé de telles lignes, comme le journal qui les a insérées dans un but commercial, ceux-là, dis-je commettent à l'égard de leurs lecteurs le pire des crimes. Ils ignorent sciemment l'intelligence de leurs semblables; ils les aident à se tromper eux-mêmes, en leur fournissant des prétextes de persévérer dans leur funeste passion. Ils endossent de gaieté de cœur la plus lourde responsabilité, celle d'aider le péché à retenir le pécheur dans ses chaînes.

Au nom de la morale publique, au nom de la conscience chrétienne nous protestons contre un pareil langage, contre un pareil abus de la presse.

Que tous ceux qui liront ces quelques lignes soient bien assurés que toute « absinthe » est un poison, que tout alcool est nuisible à la santé du corps comme à la santé de l'âme, et cela, en dépit de toutes

nous remettre de nos fatigues avant de remonter le cours du fleuve pour nous rendre à Kayes. Mais il était difficile de prendre du repos dans une ville sans ombre où nous n'avions pour tout abri, sous le soleil brûlant des tropiques, que celui qui nous était offert pendant les heures des repas par les deux ou trois restaurants français qui nous recevaient, mais qui ne pouvaient nous héberger complètement n'ayant pas d'installation pour cela. Nous couchions donc sur le sable de la plage, exposés à toutes sortes d'inconvénients et surtout à la rapacité des nègres qui nous dévalisèrent pendant notre sommeil.

Quand sonna l'heure du départ, je fus porté manquant à l'appel, m'étant attardé chez un traitant de l'endroit où je dégustais du pippermint, liqueur que j'affectionnais en ce temps-là et dont je voulais faire une ample provision pour mon voyage. Bref, je restai à Saint-Louis avec huit camarades, qui, pour des motifs à peu près semblables, ne se trouvèrent pas non plus présents au départ du vapeur.

Après quelques jours d'attente, nous fûmes embarqués sur le transport le *Dagana* et nous nous enfonçâmes dans l'intérieur du noir continent par la voie du fleuve qui sert de frontière à notre possession.

Nous longeâmes le royaume indépendant du Fouta-Djalon, qui était alors décimé par la guerre. Du milieu du fleuve dont la longueur, dans ces passages, varie entre 400 et 500 mètres, et où la prudence nous ordonnait de nous tenir, nous dûmes assister, témoins muets, à un combat sanglant livré au milieu des villages en flammes. Des nègres accoururent sur la rive, brandissant leurs armes en nous faisant signe de nous arrêter. Plusieurs coups de feu furent tirés sur le *Dagana* qui, faisant aussitôt force de vapeur, nous fit bientôt perdre de vue les scènes de carnage et de destruction qui avaient attristé nos regards.

Bientôt, nous mouillâmes devant Bakel, point fortifié sur les bords du fleuve et nous y séjournâmes environ vingt-quatre heures.

Puis nous continuâmes à remonter le fleuve dont les bords sont en partie boisés ou en partie dénudés. Notre regard se perdit dans d'immenses plaines couvertes tantôt d'une végétation rabougrie, tantôt de cultures vastes et bien entretenues. Ça

les recommandations intéressées, de tout journaliste mercenaire.

ALFRED B. HENRY.

L'HABITUDE

Tout le monde connaît la puissance de l'habitude et l'importance qu'elle a dans la direction de notre vie; nos lecteurs liront avec plaisir les vers suivants que lui a consacrés Sully Prudhomme :

L'habitude est une étrangère
Qui supplante en nous la raison;
C'est une ancienne ménagère
Qui s'installe dans la maison.

Elle est discrète, humble, fidèle.
Familière avec tous les coins;
On ne s'occupe jamais d'elle,
Car elle a d'invisibles soins.

Elle conduit les pieds de l'homme,
Sait le chemin qu'il eut choisi,
Connaît son but sans qu'il le nomme
Et dit tout bas : « Pas ici. »

Travaillant pour nous en silence,
D'un geste sûr, toujours pareil,
Elle a l'œil de la Vigilance,
Les lèvres douces du sommeil.

Près de la prison de Mazas, à Paris, se trouve un cabaret avec cette enseigne: *Ici on est mieux qu'en face.*

« Menteur, va, disait un vieux récidiviste: *C'est l'antichambre d'en face.* »

SOCIALISME ET CHRISTIANISME

Que les athées qui forment l'avant-garde du socialisme le veuillent ou ne le veuillent pas, tous les préceptes de liberté, d'égalité et de fraternité, la meilleure partie du socialisme dont ils croient être les inventeurs ont été proclamés par Jésus.

Sa vraie religion, d'amour, de paix, dirigeant l'homme vers la perfection, le dévouement, est le véritable socialisme.

Avant de réformer les lois, il faut réformer les hommes, les équilibrer, obtenir d'eux une meilleure conduite et la renonciation au culte du démon l'Alcool.

L'alcoolisme ruine les individus, les familles, la société, il neutralise les meilleures volontés, étouffe maints talents et contribue à l'augmentation de la mortalité en détruisant la santé. C'est l'ennemi terrible qu'il faut d'abord terrasser. Travailler à sa destruction, c'est faire du socialisme réel. Sans cette œuvre préalable, aucun progrès n'est possible.

Quand les individus seront redevenus

et là, des palmiers, des tamariniers ou d'énormes baobabs égayaient nos regards.

Notre principale distraction consistait à contempler les hippopotames dans les joncs et les caïmans, gigantesques lézards, paresseusement couchés au soleil sur les bancs de sable émergeant du fleuve. Quand nous passions à bonne portée, nous essayions sur ceux-ci le tir de nos fusils Gras, et si quelquefois une balle frappait la dure cuirasse de l'un d'eux, elle s'y aplattissait et le monstre ne paraissait pas en être bien incommodé, tout au plus, plongeait-il lourdement dans l'eau jaunâtre.

Nous rencontrions souvent sur les massifs d'arbres penchés sur le fleuve des familles de singes, dits *tèles noires*, qui, dérangés dans leur sieste, grimpaient lestement en hurlant au sommet de leurs refuges aériens, en nous faisant mille grimaces plus grotesques les unes que les autres.

Les bords du fleuve étaient au reste abondamment peuplés de bêtes sauvages, la plupart dangereuses et d'oiseaux au plus étincelant plumage.

Nous passions souvent aussi devant des villages à demi cachés par de luxuriantes plantations de maïs à tiges géantes et c'était alors un spectacle tout différent. Des pêcheurs nous hélèrent en nous montrant leurs paniers remplis de poissons frétilants; des bergers traversaient le fleuve sur le canot primitif des premiers âges du monde et consistant en un tronç d'arbre creusé par le feu ou par la hache, comme celui qui fut trouvé par mon père, enfoui dans le sable du haut-Rhône, au-dessus du pont de Cardon et que l'administration des Ponts et Chaussées fit déposer au parc de la Tête-d'Or, sur les bords du lac, où tout le monde peut le voir encore aujourd'hui.

Mais ce qui nous intéressait le plus, c'était de voir les enfants qui nous adressaient du rivage d'amicaux salamalecs auxquels nous répondions en lançant dans le fleuve des biscuits et des bouteilles vides qu'ils venaient se disputer en nageant comme des poissons. Les mères venaient aussi pour puiser de l'eau, dans de grandesalebasses qu'elles portaient gracieusement sur la tête, flanquées de leurs nourrissons, à cheval sur leur dos et avançant curieusement sous l'aisselle maternelle leur petite tête noire à chevelure crépue, pour contempler ébahis le grand bateau des blancs qui marchait tout seul!...

dignes de leur Auteur, ils seront mûrs pour réformer la société, et les lois civiles seront mises en harmonie avec la religion chrétienne.

Aux armes donc, citoyens abstinents, servons tous sous le glorieux étendard de la Croix-Bleue.

Marchons, et que débarrassé du poison alcool, un sang pur circulant dans nos veines nous donne avec un saint enthousiasme, l'amour du bien et de l'humanité.

P. VERNIER, instituteur.

PENSÉES

Un petit verre d'alcool tous les matins, c'est la maladie à intérêts composés.

Une mauvaise habitude peut coûter la fortune, la santé, la vie.

Les petites épargnes font les grosses économies.

La porte du cabaret conduit à l'hôpital.

AFFICHES MURALES

Voici le contenu de la 2e grande affiche murale publiée par le comité national de la Croix-Bleue :

Au feu!

La maison brûle. Alerte! Quelle maison? — Celle qui nous abrite encore, c'est-à-dire la France. — Elle est la proie des flammes? — Pis que cela, elle est dévorée par l'alcool. Or, a dit un docteur: Tout peuple alcoolisé est en voie de disparaître.

Un simple coup d'œil sur le tableau suivant prouve que notre patrie penche vers l'abîme:

En effet, si l'on tient compte de toutes les boissons alcooliques (fermentées et distillées) on consomme en France, par personne et par an, 14 litres d'alcool pur à 100 degrés.

Quelle autre nation nous tient tête? Patriotes! une France alcoolisée serait une France en voie de disparaître. Crier vive la France et boire de l'alcool, c'est

Huit jours après notre départ de Saint-Louis, le 8 novembre, vers les deux heures de l'après-midi, le *Dagana* stoppa; une sonnerie de clairon se fit entendre et immédiatement, de nombreux nègres et des tirailleurs sénégalais parurent sur la crête de la berge. Nous étions à Kayes, le chef-lieu du Soudan Français, terme de notre voyage.

Le même soir, j'étais présenté à l'ingénieur-directeur du service administratif, qui m'attachait à sa personne en qualité de secrétaire. Mais trois jours ne s'étaient pas écoulés que j'étais forcé d'échanger ce poste enviable contre un autre secondaire. Froissé dans mon amour propre je refusai de continuer à travailler, me disant malade et je ne mentais pas trop attendu que depuis mon départ de Saint-Louis, j'étais en proie à une insomnie persistante à laquelle était venue se joindre une réelle inappétence. Depuis près de quinze jours je ne vivais que de pain trempé dans du vin, régime des moins hygiéniques sous un climat de feu.

Trois invitations me furent faites d'avoir à reprendre mon service, je refusai constamment, et je profitai de mes loisirs pour faire des excursions aux environs de Kayes.

Sur ces entrefaites, un ordre me fut communiqué d'avoir à me présenter au médecin militaire pour examen de mon cas. J'allai donc trouver cet officier qui me reçut brutalement et qui écrivit au dos de la feuille administrative que je n'étais nullement malade; de plus, il ajouta verbalement en me regardant avec persistance: « Qu'il avait été envoyé pour soigner les « malades et non pas les ivrognes. » Voyant et attendant cela, je mis cette mention sous sa signature: « Que si j'étais bien « portant à son partial point de vue, au « mien, il était, lui pour le moins atteint de « *delirium tremens* ainsi que le démon- « trait l'agitation de son corps. »

En conséquence de ce fait reconnu grave, un rapport circonstancié fut adressé au colonel-gouverneur. Je parus en sa présence le jour même et le lendemain à dix heures du matin, je fus reconduit à bord du *Dagana*, qui, ce même jour, devait redescendre le fleuve à destination de Saint-Louis. Ma campagne au Sénégal était brusquement terminée. J'étais resté seulement huit jours à Kayes.

crier: éteignons le feu en attisant l'incendie.

Suit le tableau de la consommation en alcool pur des principales nations: France, 14 litres; Belgique et Allemagne, 10 lit; Angleterre, 9 lit; Suisse, 8 lit; Italie, 7 lit; Etats-Unis, 6 lit; Suède, 5 lit; Norvège, 3 lit; Canada, 2 lit.

(Ces affiches paraissent tous les trimes-tres et coûtent 1 fr. par an elles peuvent être placardées partout. Adresser les demandes à M. le pasteur W. Monod, à Condésur-Noireau (Calvados).

BIBLIOGRAPHIE

LA FEUILLE DU DIMANCHE

Quelques hommes de cœur ont eu l'idée de fonder pour les dissimulés ou les isolés privés d'un culte le dimanche, une feuille hebdomadaire qui contiendra, une feuille biblique, une courte méditation pratique, un cantique et une prière. Cette publication répond à un réel besoin, car ils sont nombreux ceux qui ne peuvent assister au culte public. A tous ceux-là, elle apportera chaque dimanche une parole d'encouragement et de consolation.

Nous recommandons à nos lecteurs qui connaissent des personnes à qui cette feuille serait utile, d'en donner les noms et adresses à l'agence générale de la SOCIÉTÉ CENTRALE, 46, rue Labruyère à Paris.

Les dons pour cette œuvre sont reçus à la même adresse.

AUX AMATEURS DE THÉ

Nous recommandons aux amateurs de cette boisson vraiment hygiénique, les thés de *La Sentinelle* (voir à la 4e page), dont le stock vient d'être renouvelé par des qualités encore plus avantageuses que les anciennes. Ils auront la double satisfaction de boire du thé d'excellente qualité et de faire en même temps de la propagande antialcoolique par les quelques bénéfices qu'ils procureront au journal.

DONS

reçus pour la propagande par « *La Sentinelle* »

Anonyme des Bouches-du-Rhône, 15 fr.; Anonyme de l'Aveyron, 10 fr.; M. Jaquier, 1 fr.; M^{me} Steinheil, 10 fr. 50; M. Vernier, instituteur, 4 fr.; M. Marrel, 4 fr.

Tirage justifié : 2800 exemplaires

Le Gérant : E. AUSSÉNAC.

Mazamet. — Imprimerie E. Gatimel.

A peine avais-je mis le pied sur le vapeur que je fus assigné dans une cabine de l'avant et placé sous la surveillance du second. Celui-ci, mû par un sentiment de commisération, dont je lui suis encore reconnaissant aujourd'hui, vint me trouver pendant la nuit pour m'avertir d'être calme et prudent, attendu, reprit-il, que des ordres sévères avaient été donnés à mon sujet. Il me quitta en me serrant la main.

Parqué dans un espace de quelques pieds carrés, aigri par l'injustice, dont je croyais avoir été l'objet, malade, loin des miens, rudoyé par le capitaine, à tel point que j'étais regardé avec pitié par l'équipage nègre qui ne pouvait me soulager, je tombai bientôt dans un état complet de prostration. J'étais toujours seul, le jour comme la nuit, je ne recevais que la visite d'un garçon de service nègre qui, chaque matin, m'apportait une malsaine nourriture pour la journée.

Cet état de choses dura six jours. Le vingt novembre, je fus mis à terre sans ressources en face du petit fort de Saldé, où je fus recueilli par le gouverneur mulâtre qui me fit donner une maigre paillasse dans le poste occupé par trois soldats de l'infanterie de marine. La fièvre et la dysenterie avaient brisé le peu de forces qui me restaient, je ne pouvais presque plus marcher.

Puis le vingt-trois, je fus hissé à bord de la *Mayenne*, qui me déposa à Saint-Louis. J'entrai aussitôt à l'hôpital et j'y restai jusqu'au neuf décembre; ce jour-là, je pris passage à bord du *Dakar* lequel me transporta à Dakar même, où se trouvait mouillée la *Gironde* qui devait me rapatrier.

Le douze décembre, je montai à bord de ce paquebot et le jour même de Noël, je débarquai à Bordeaux.

Le premier janvier 1884, j'entrai presque mourant à l'hôpital Saint-André où je devais rester quarante-cinq jours en traitement.

Des espérances, des projets, de la force morale et physique de l'homme enthousiaste parti il y avait à peine trois mois, que restait-il? Rien! J'avais tout perdu: ma foi en des jours meilleurs, mon intelligence, presque ma raison; je n'avais plus même une individualité, un nom... j'étais le numéro 38!...

(A suivre)

H. LOISEAU.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE FABRE

à AIX (BOUCHES-DU-RHÔNE)

ONZE RÉCOMPENSES OBTENUES A DIVERSES EXPOSITIONS
DOUBLE MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE MONTPELLIER

Préparation aux Écoles d'Arts et Métiers, à l'École Centrale, à la Marine, aux Mines, etc. — Enseignement secondaire. — Baccalauréats (Cours du lycée facultatifs).

SOINS MATÉRIELS ET MORaux NE LAISSANT RIEN A DESIRER

S'adresser à M. Albert FABRE, licencié ès-sciences mathématiques, directeur

EAU MINÉRALE NATURELLE de la	BOUCHARADE	Nicolas Fils & Co JOYEUSE-en-VIVARAIS (ARDÈCHE).
EAU MINÉRALE NATURELLE de la	BOUCHARADE	Nicolas Fils & Co JOYEUSE-en-VIVARAIS (ARDÈCHE).

Escompte à MM. les pasteurs en s'adressant à M. Sabatier, pharmacien à Nîmes.

SEULE VRAIE ÉLECTRO-NOMÉOPATHIE de MATTÉI Bologne (Italie)

M. SABATIER, Pharmacien à Nîmes, Successeur de MM. BÉARD Père et Fils, a été le premier (1876) et le seul dépositaire en France pendant plusieurs années des seuls et vrais spécifiques du Comte de MATTÉI de Bologne. Comme par le passé il continue à recevoir lesdits remèdes, directement et sans intermédiaire, de chez l'inventeur.

Dépôt des Ouvrages ÉLECTRO-NOMÉOPATHIQUES de MATTÉI, BÉARD, SAVV, REGARD, etc.
E. SABATIER expédie rapidement en France et à l'étranger les ordres qui lui sont transmis.

TÉNIA GUÉRISON Certaine
par la décoction d'Écorces de **GRENADIER SAUVAGE**

DOSE NÉCESSAIRE : Écorce d'un arbuste de 4 à 5 ans.
PRIX par poste recommandé : 10fr.60.

Adresser demandes et mandats à M. RIGAL, à Tipaza (Algérie).

NOUVEAU ! NOUVEAU ! NOUVEAU ! NOUVEAU !

PRATIQUE

BAGUETTE D'ENCADREMENT A COULISSE

BREVETÉE S. G. D. G.

Qu'on peut fixer soi-même sans machine

S'applique sur tous genres d'affiches, chromos, calendriers muraux, cartes géographiques, prospectus, etc. — Encadrement d'affiches, beau, solide et bon marché. — Pas d'œillets disgracieux pour suspendre les tableaux.

JOS. WILCKES

PARIS — 10, Cité Riverin, 10 — PARIS

Depuis trois ans qu'a été inaugurée la fabrication de ces baguettes d'encadrement brevetées, — universellement connues aujourd'hui, — elles restent pour les grandes affiches imprimées, qui demandent une durée indéfinie, ce qui se fait de meilleur marché et ce qui répond le mieux au but à remplir.

(Envoi d'échantillons et prix sur demande)

Il n'est besoin, pour les fixer, d'aucune machine spéciale.

Ces nouvelles baguettes d'encadrement à coulisse — d'une solidité sans rivale — se glissent simplement sur l'affiche et s'y fixent solidement au moyen d'une pince ad hoc. Et c'est tout. Voilà l'encadrement terminé !

L'appareil de suspension consiste en un cordon dont les nœuds terminant les extrémités s'implantent dans les petits œillets qu'on voit au dos de la baguette du haut.

Ce mode de suspension répond parfaitement au but à remplir, parce qu'il ne peut jamais détériorer les affiches durant le transport et que le cordon est suffisamment long pour pouvoir se suspendre à un clou ou un crochet quelconque.

Prix-Courant des Baguettes à Coulisse

Par 1,000 paires — 2,000 pièces

LONGUEUR en millim.	Blanc uni	Fonds colorés	Impression noire	Impression bronzée
200 à 250	fr 67 c 50	fr 75 c	fr 78 c 50	fr 81 c
251 à 300	75 »	81 »	82 50	90 »
301 à 380	81 »	85 75	90 »	96 »
381 à 450	94 50	100 50	104 »	114 »
451 à 530	97 50	108 50	112 50	118 50
531 à 600	146 50	142 50	150 »	168 50
601 à 650	153 75	153 »	160 50	178 »
651 à 750	161 50	155 »	166 50	184 50
751 à 850	»	»	»	»
851 à 1000	»	»	»	»

RABAIS 20 0/0

RABAIS 20 0/0

Prix de la pince servant à arrêter la baguette d'encadrement à coulisse brevetée..... fr. 10 »
Cordons de suspension en coton..... fr. 2 50
en soie, noir et blanc.... fr. 4 »
Prix sans engagement des baguettes prises à la fabrique, emballage non compris, paiement au comptant.

AVIS IMPORTANT

Prière de joindre à la commande un petit échantillon du papier qui doit servir à l'impression des affiches. — Les affiches échantillons envoyées sont retournées garnies de baguettes d'encadrement à coulisse brevetées gratis.

Primes de LA SENTINELLE

Les bénéfices réalisés sur ces primes sont employés à étendre l'action du Journal. — Adresser les demandes à M. AUSSENAC-BENEZECH, administrateur, à Mazamet (Tarn).

THÉS DE « LA SENTINELLE »

Égaux aux meilleures qualités qui se trouvent à l'étranger

Expédition franco à partir de 1 kilog.

	PAQUET de 100 gr.	PAQUET de 250 gr.	PAQUET de 500 gr.	COLIS de 2 k. 500
Mélange d'amateur.....	1 10	2 60	5 »	23 »
Mélange nectar.....	1 75	4 25	8 »	36 »

Pour recevoir ces Thés franco, ajouter : pour 100 gr. 0 fr. 15, pour 250 gr. 0 fr. 30, pour 500 gr. 0 fr. 60.

BOITE A THÉ Métal, façon chinoise, pour 500 g. 1 fr. 25, pour 250 g. 1 fr.

POUDRE ET ÉLIXIR DENTIFRICES

De « La Sentinelle »

SUPÉRIEURS A TOUS LES PRODUITS SIMILAIRES

Prix pour nos lecteurs : au lieu de 1 fr. 75, la boîte... 4 fr. 25
le flacon... 4 fr. 25

Pour recevoir la boîte ou le flacon franco, ajouter 25 centimes

Ces dentifrices, renfermés dans une jolie boîte en bois, fermant hermétiquement, et dans un élégant flacon bouché à l'émeri, sont fabriqués pour la Sentinelle, par un spécialiste des plus compétents et très sérieux, qui est arrivé, après de longues et patientes recherches, à obtenir des produits de qualité absolument supérieure.

La poudre blanchit très vite, par un usage quotidien, les dents même les plus noires, sans nuire en quoi que ce soit à l'émail ou aux gencives. Elle existe parfumée à la rose ou à la menthe. L'elixir, excellent pour les usages ordinaires concernant la propreté de la bouche, est, en outre, spécialement recommandé aux personnes qui souffrent des dents, pour prévenir cette affection si douloureuse et même pour la guérir souvent instantanément.

Nous pouvons fournir également au prix de 1 fr. 25 une Brosse à dents de qualité supérieure et d'un modèle spécial. (Indiquer si on la désire douce, moyenne ou dure.)

Envoi franco au-dessus de trois objets au choix

CARTES DE VISITE

Les abonnés de LA SENTINELLE peuvent obtenir en permanence, franco par la poste, un cent de CARTES DE VISITE sur beau carton au prix exceptionnel de 1 fr. 25, au choix des caractères ci-dessous, (désigner simplement le numéro). — En belle anglaise, caractères gravure: 2f.

N° 1
M. & M^{me} Dubois

N° 4
Mademoiselle Rose Gan

N° 2
Georges Debaro

N° 5
MADAME PAUL LECLERC

N° 3
BARON ELIE LEFORT

N° 6
Edouard Dumaulino

RÉCHAUDS, GAZ PORTATIF ET INSTANTANÉ

Produisant eux-mêmes, par leur fonctionnement, le gaz nécessaire à leur consommation.

Ces Réchauds offrent les mêmes avantages que les Réchauds ordinaires à gaz de houille et débentent beaucoup moins. Ils n'ont ni mèche, ni liquide, ni odeur, ils sont toujours propres et ne présentent absolument aucun danger, le réservoir qui alimente la formation du gaz étant relié au réchaud par un mince tube de cuivre de 12 millim. qui permet de l'éloigner autant qu'on veut.

La gaz est produit par la vaporisation de l'essence de pétrole qu'on trouve partout. Cette opération se fait naturellement par la chaleur acquise à une certaine pièce du Réchaud durant son fonctionnement.

La dépense n'est en moyenne que de 5 centimètres par heure et la puissance calorifique réglable à volonté, est telle qu'elle suffit à mettre en ébullition un litre d'eau en cinq minutes.

Ces Réchauds peuvent être instantanément installés partout, ne tenant pas plus de place que les réchauds à pétrole et n'ayant aucun de leurs inconvénients, saleté, odeur, danger d'explosion, etc.

Fourneau de poche, diamètre 0^m15, ouvert,

prix 10 fr.

Réchaud n°2, diamètre, 0,18

prix 15 »

Réchaud n°4, diamètre, 0,25

prix 18 »

Cuisinière à 2 réchauds, rampe cuivre sur le devant

0^m60/0^m80, prix..... 35 »



(Potager à 3 feux)

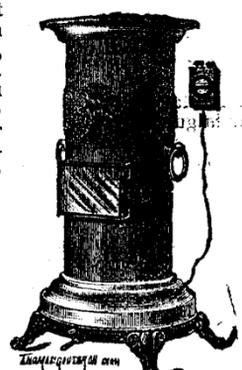
Le réchaud n° 4 (prix 18 fr.), est le plus avantageux pour les ménages. C'est celui sur lequel s'adapte un très joli calorifère qui suffit à chauffer rapidement une chambre de moyenne grandeur sans aucun inconvénient de fumée, poussière, etc.

Pour recevoir franco les Réchauds nos 2 et 4, ainsi que le chalumeau, ajouter 0,60. La cuisinière, le potager et le calorifère, dont le poids varie entre 10 et 15 k., seront expédiés en port dû, le prix de l'emballage du potager est de 1 fr. et celui du calorifère de 2 fr.

Potager à 3 réchauds et 1 grilloir (fourneau) à feu dessus et dessous, 0^m65/0^m30, prix. 50 fr.
Calorifère s'adaptant au réchaud n°4, prix 17 »
Chalumeau pour forger, tremper, souder, braser, prix..... 18 »



Réchaud No 4.



Calorifère.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

Les Dangers de l'Alcoolisme,
par Albin LAFONT. — Prix..... 0,50
A partir de 10 exemp. pris à la fois. 0,20

Les Dangers du Tabac,
par Albin LAFONT. — Prix..... 0,25
A partir de 10 exemp. pris à la fois. 0,10

